

■ **Sujet** : Faut-il apprendre à être libre ?

■ **Idées en vrac** :

- L'enfance et l'adolescence comme période d'apprentissage de la liberté
- Est-il difficile d'apprendre à être libre ? Quelles sont ces éventuelles difficultés ?
- Liberté individuelle (psychologique) ≠ Liberté collective (politique)
- Et si la liberté n'était qu'une illusion ? (Spinoza)

■ **Définitions des différents éléments du sujet dans le contexte de la question** :

- « Faut-il... » à ici une double signification. 1° Il est d'abord demandé si l'apprentissage de la liberté est une condition nécessaire pour être libre. Mais, une condition nécessaire n'est pas une condition suffisante : il est possible qu'il faille en effet apprendre à être libre pour l'être, mais qu'il y ait une ou plusieurs autres conditions à réaliser en plus (comparer avec la question : « faut-il s'inscrire au bac (pour l'avoir) ? ». Oui, c'est nécessaire mais pas suffisant). 2° Plus profondément, c'est le sens même de la liberté qui est également interrogé : la liberté vaut-elle qu'on cherche à l'acquérir ?
- « ... apprendre à... » n'a pas ici la signification classique de l'apprentissage, par exemple scolaire ou professionnel : on n'apprend pas à être libre, à supposer que cela s'apprenne, comme on apprend à résoudre une équation ou à construire un mur. Il faudra donc bien réfléchir au type d'apprentissage que requiert éventuellement la liberté.
- « ... être libre ? » est une expression très vaste et polysémique, touchant à différents domaines philosophiques (psychologie et politique notamment). Il faudra, autant que possible, en aborder tous les aspects en lien avec le sujet. On peut néanmoins commencer par distinguer, de manière générale, la liberté individuelle et la liberté collective.

■ **Y a-t-il dans la question des "tensions", des contradictions entre des mots du sujet ?**

Il peut sembler contradictoire que la liberté nécessite un apprentissage : ne sommes-nous pas spontanément, naturellement libres ? Mais cette contradiction n'est peut-être qu'apparente.

■ **Y a-t-il un ou des présupposés importants dans la question ?**

La question présuppose nécessairement que... La liberté a suffisamment de valeur en elle-même pour qu'il soit légitime de se demander si elle doit être apprise. Mais on peut justement interroger ici la valeur même de la liberté (voir « faut-il » ci-dessus).

■ **Y a-t-il dans la question une tournure ambiguë, une double lecture possible ?**

- Oui, la question peut se comprendre de deux manières :
 - Faut-il apprendre à être libre pour être libre ? La liberté nécessite-t-elle un apprentissage ?
 - Faut-il apprendre à être libre, cela en vaut-il la peine ?
- Ces deux lectures permettent deux prolongements de la question (voir ci-dessous).

■ **Peut-on prolonger la question sous la forme d'une alternative (ou plusieurs) ?**

- Faut-il apprendre à être libre... ou bien peut-on être libre sans apprendre à l'être ? (La liberté serait alors une « donnée » de l'existence humaine)
- Faut-il apprendre à être libre... ou bien la liberté ne vaut-elle pas la peine qu'on cherche à l'acquérir ? (La liberté serait alors sans valeur, sans intérêt pour l'être humain)

■ **Quels sont les différents problèmes posés par la question ?**

Comme pour tout sujet de dissertation, on prendra garde à ne pas parler des concepts centraux en général. Par exemple ici, il serait hors-sujet de faire une partie se demandant : qu'est-ce que la liberté ?

On vient également de voir que la question peut être comprise de deux manières, l'une interrogeant la nécessité d'un apprentissage en vue d'acquies la liberté, l'autre interrogeant la valeur même de la liberté. On a enfin vu que le sujet comporte une dimension individuelle et une dimension collective.

■ **Plan détaillé du développement :**

Première partie

- **Question / problème** : Individuellement, faut-il nécessairement apprendre à être libre pour l'être ? Ne peut-on pas être libre sans avoir appris à l'être ?
- **Arguments** : L'enfant n'est pas libre. C'est paradoxalement par la contrainte de l'éducation qu'il le devient (Kant). La liberté comme donnée de l'existence humaine (Sartre) n'est-elle pas une illusion (Spinoza) ?
- **Exemples** : Imposer à l'enfant de manger ou de se coucher lorsqu'il n'en a pas envie, lui refuser une sucrerie lui enseignent la frustration, mais aussi la maîtrise de soi et donc la liberté. Les déterminismes psychologiques ou sociaux.
- **Références** : Kant, Sartre, Spinoza
- **Conclusion provisoire / thèse** : Individuellement, il faut apprendre à être libre pour l'être.

Deuxième partie

- **Question / problème** : Individuellement, être libre vaut-il qu'on apprenne à l'être ?
- **Arguments** : protèpe = La tentation d'être « mineur » au sens psychologique : il est plus commode de s'en remettre aux autres (Kant). La liberté est un « fardeau » selon Jean Lacroix. Mais elle en vaut bien la peine, il y va de la dignité de l'être humain.
- **Exemples** : Difficulté de la liberté de pensée. Mais cette liberté apporte des joies et surtout une dignité inaccessibles sans cela.
- **Références** : Dostrovski, Kierkegaard, Kant, Jean Lacroix
- **Conclusion provisoire / thèse** : Individuellement, il faut apprendre à être libre car cela en vaut la peine.

Troisième partie

- **Question / problème** : Devons-nous collectivement apprendre à être libre ?
- **Arguments** : En société, on ne peut être libre que si les autres le sont aussi. Or apprendre à respecter la liberté d'autrui n'est pas « naturel » chez l'homme. Cela s'apprend, y compris par la contrainte de la loi si nécessaire. Le peuple doit aussi prendre conscience de sa propre servitude (La Boétie).
- **Exemples** : Code de la route, tapage nocturne. Apprendre à « faire le tri » dans les flots d'informations aujourd'hui disponibles (Internet, réseaux sociaux...).
- **Références** : Spinoza, Déclaration des droits de l'homme et du citoyen (1789), La Boétie
- **Conclusion provisoire / thèse** : Collectivement, il faut apprendre à être libre car cela ne se fait pas tout seul et cela en vaut la peine.

■ **Conclusion (réponse claire qui reprend la formulation du sujet et les arguments) :**

Oui, il faut apprendre à être libre. Être libre, cela s'apprend, on ne l'est pas spontanément. La liberté a également une valeur pour la dignité de l'être humain qui justifie cet apprentissage individuel. Collectivement enfin, la liberté mérite également cet apprentissage.

Faut-il apprendre à être libre ? Ainsi posée, cette question pose problème, car elle peut être reformulée de deux manières très différentes : d'une part, pour être libre, est-il nécessaire d'avoir préalablement appris à l'être ? D'autre part, être libre vaut-il qu'on apprenne à l'être ? La question comporte par ailleurs deux niveaux de réflexion : on peut se demander s'il faut apprendre à être libre individuellement et collectivement. Nous commencerons par nous interroger sur la possibilité pour un individu d'être libre sans avoir appris à l'être. Nous nous demanderons ensuite si la liberté individuelle a une valeur suffisante pour justifier qu'on apprenne à l'obtenir. Nous aborderons enfin la question : faut-il apprendre à être libre politiquement ?

Nous allons commencer par nous demander si un être humain doit nécessairement apprendre à être libre pour l'être en effet, ou si au contraire on peut être libre sans avoir appris à l'être.

Dans son Traité de pédagogie, Kant explique qu'on ne peut pas être libre sans éducation, donc sans apprentissage, mais plus encore sans une éducation contraignante : « Il faut que j'accoutume mon élève à souffrir que sa liberté soit soumise à une contrainte, et qu'en même temps je l'instruise à faire bon usage de sa liberté. » En effet, ajoute-t-il, « l'homme privé d'éducation ne sait pas se servir de sa liberté ». Autrement dit, la liberté n'est pas chez l'être humain une disposition "naturelle" ou spontanée : elle nécessite un apprentissage, une éducation, et plus largement de la culture. Cet apprentissage doit se faire chez l'enfant, le plus tôt possible, pour que l'adulte qu'il sera puisse être libre. On peut donner l'exemple de la privation : il ne faut pas répondre à tous les désirs d'un enfant (se coucher très tard, manger beaucoup de bonbons, etc.) ; car si on l'habitue à avoir tout ce qu'il souhaite, on ne le prépare pas à affronter les situations de manque, la frustration, donc la capacité d'inhibition, et ainsi à être indépendant, autosuffisant, c'est-à-dire libre. L'apprentissage de la liberté passe donc paradoxalement par une forme de contrainte.

À cette affirmation d'un nécessaire apprentissage de la liberté, Sartre objecterait sans doute que la liberté fait partie intégrante de l'être humain. Nier cette liberté, c'est faire preuve de « mauvaise foi », comme il le dit dans L'être et le néant : c'est chercher à fuir sa responsabilité. Or, comme il le dit dans une célèbre formule, « l'homme est condamné à être libre. » (L'existentialisme est un humanisme). Autrement dit, nous n'avons pas la liberté d'être libre ou pas : non, il ne faut pas apprendre à être libre, car nous le sommes déjà. Même lorsque nous nions notre propre liberté, en invoquant par exemple une « nature paresseuse », un « penchant irrésistible » ou encore une « mauvaise éducation » qui nous priveraient de notre libre arbitre, qui nous détermineraient à avoir un comportement mauvais ou honteux, nous savons bien, au fond, que nous pourrions nous comporter autrement, autrement dit que nous sommes libres, que nous ayons appris à l'être ou pas.

Mais n'est-ce pas là balayer un peu vite la thèse déterministe, qui conteste précisément l'existence du libre arbitre ? Cette conscience que nous avons si spontanément de notre liberté (je fais ce que je veux, je pense ce que je veux, etc.) est-elle fiable ? Selon Spinoza, qui défend le déterminisme, « les hommes se croient libres parce qu'ils ont conscience de leurs volitions et de leur appétit, et qu'ils ne pensent pas, même en rêve, aux causes qui les disposent à désirer et à vouloir, parce qu'ils les ignorent. » (Éthique, appendice de la partie I) Or nos désirs et nos volontés, comme tout ce qui se produit dans la nature, ont nécessairement des causes, même si la plupart du temps nous n'y pensons pas. Mais si nous connaissions ces causes, nous comprendrions que nos désirs et nos volontés sont tout aussi déterminés que la chute d'un objet l'est par l'attraction universelle. Le libre arbitre est donc une illusion.

Cependant, si Spinoza nie le libre arbitre, il ne nie pas toute forme de liberté : « Est dite libre la chose qui existe d'après la seule nécessité de sa nature et est déterminée par soi seule à agir. » (Éthique, I, définition 7). Même si la liberté ainsi définie ne s'applique absolument qu'à Dieu seul (c'est-à-dire à la nature comme totalité active), l'être humain acquiert parfois partiellement la liberté, c'est-à-dire l'autodétermination : « Dans la mesure où l'esprit comprend toutes les choses comme nécessaires, il a sur les sentiments une puissance plus grande, autrement dit il en est moins passif. » (Éthique, V, proposition 6). Comprendre le mécanisme des sentiments qui nous animent,

c'est donc cesser de les subir passivement, et donc être plus libre, même si on ne l'est jamais complètement. Selon Spinoza, la liberté, c'est-à-dire l'autodétermination ou encore le fait de vivre sous la conduite de la raison, nécessite donc bien un apprentissage (notamment la connaissance de nos propres déterminations), certes difficile, et c'est précisément l'Éthique qui nous le donne.

Oui, il est nécessaire d'apprendre à être libre individuellement : ni l'enfant ni même l'adulte ne peuvent être libres sans apprentissage. Mais justement, pourquoi devrions-nous nous subir ce difficile apprentissage ? La liberté vaut-elle la peine d'être apprise ?

Nous allons à présent nous demander s'il faut apprendre à être libre individuellement et intellectuellement, en questionnant la valeur de la liberté elle-même : la liberté vaut-elle qu'on prenne la peine d'apprendre à l'acquérir ?

Dans son roman Les frères Karamazov, Dostoïevski place dans la bouche d'Ivan, le narrateur athée, le récit du « Grand Inquisiteur » : Jésus est revenu sur Terre au XVI^e siècle, et il est arrêté par le Grand Inquisiteur de Séville, qui lui reproche d'avoir donné aux humains un idéal impossible à atteindre : la liberté (et l'amour). Ils préfèrent manifestement renoncer à cette liberté, qui est pour eux un fardeau trop lourd à assumer, et qui les empêche donc d'être heureux. Le Grand Inquisiteur assume son rôle mauvais : priver les êtres humains d'une liberté dont ils ne veulent pas, ce qui leur permet d'être heureux.

Cette fiction a l'avantage de poser sans détour la question de la valeur de la liberté : faut-il apprendre à être libre, quel qu'en soit le prix, fut-ce celui de notre malheur ? On peut en effet penser que la liberté et la responsabilité qui l'accompagne sont des obstacles à notre bonheur. Être responsable de soi, c'est littéralement répondre de ses actes : si je suis libre, on peut me reprocher mes mauvaises actions (et je peux me les reprocher à moi-même) ; je dois faire des choix, qui ne seront sans doute pas toujours les bons : cette liberté provoque alors l'angoisse, au sens que Kierkegaard lui donne dans Le concept d'angoisse : « l'angoisse est le vertige de la liberté ». Pourquoi alors faudrait-il apprendre à être libre ? Pourquoi nous faudrait-il être les artisans de notre propre malheur ? N'est-il pas plus confortable, plus facile de renoncer à notre liberté si nous en sommes plus heureux ? Il existe en effet bien des manières de ne pas être libre, et certaines semblent apporter le bonheur. L'adepte d'une secte qui renonce à sa liberté de pensée est par exemple sans doute plus heureux que celui qui cherche, dans l'autonomie de son jugement, la vérité, mais ne trouve que le doute.

Ainsi, dans son opuscule Qu'est-ce que les Lumières ?, Kant reconnaît l'existence de la tentation du refus volontaire de la liberté au sens de l'autonomie, ce qu'il appelle la « majorité » au sens d'être majeur, intellectuellement parlant, c'est-à-dire de penser par soi-même : « Il est si aisé d'être mineur ! Avec un livre qui me tient lieu d'entendement, un directeur de conscience qui me tient lieu de conscience, un médecin qui juge pour moi de mon régime, etc., je n'ai vraiment pas besoin de me donner moi-même de la peine. Il ne m'est pas nécessaire de penser, pourvu que je puisse payer ; d'autres se chargeront bien pour moi de cette ennuyeuse besogne », écrit-il en se mettant à la place des « mineurs » dont la paresse et la lâcheté les amènent à se complaire dans leur minorité. Pourquoi donc vouloir sortir de cet état confortable qu'est la « minorité » ? Pourquoi faudrait-il passer par le difficile apprentissage de la liberté ? Kant donne de nombreux exemples des formes que peut prendre la minorité intellectuelle, y compris, alors que Kant est profondément chrétien, celui d'un prêtre qui refuserait par principe de remettre en cause le dogme officiel de sa religion. Mais Kant est ici, d'une certaine manière, plus philosophe que chrétien, au sens où il fait passer l'autonomie de la réflexion, c'est-à-dire la liberté intellectuelle, avant tout autre impératif, y compris la fidélité au dogme religieux. Il considère en effet que refuser d'examiner rationnellement les croyances et les règles qui sont les nôtres, et ainsi renoncer volontairement à l'acquisition de nouveaux savoirs, ce serait profaner les « droits sacrés de l'humanité ». Or les progrès de la connaissance requièrent précisément cette liberté de pensée, et c'est même ce qui définit selon Kant les Lumières. Il n'est d'ailleurs pas si difficile d'être « majeur », car chaque être humain a « la vocation de penser par soi-même » ajoute encore Kant. Il est donc selon lui dans la nature de l'être humain de penser par lui-même, c'est-à-dire d'être libre intellectuellement. Il faut donc apprendre à être libre, autonome : il en va de notre humanité. Le philosophe Jean Lacroix, dans le texte « liberté et bonheur » du recueil Le sens du dialogue, résume en un sens la pensée de Kant en affirmant que

« la liberté, non le bonheur, est notre véritable fin ». Renoncer à être libre, ce serait renoncer à son humanité, à sa dignité. Si notre disposition à la liberté devait rester une potentialité non actualisée, ce serait un gâchis impardonnable. En outre cette quête de la liberté n'est pas elle-même que malheureuse, dit encore Jean Lacroix : « Car au-delà du bonheur de l'esclave, qui ne souffre même pas de son esclavage, il y a la joie de l'homme libre, qui se réjouit de la souffrance même qui l'a sauvé. » L'apprentissage de la liberté est donc lui encore justifié par la joie qu'il procure, celle de l'assurance de notre dignité.

Oui, il faut apprendre à être libre, car la liberté vaut qu'on se donne cette peine : la dignité que la liberté confère à l'individu compense infiniment les peines que nécessite son apprentissage. Mais ces analyses sont-elles applicables à la liberté sur le plan collectif ?

Nous allons, pour achever cette étude, aborder la question « faut-il apprendre à être libre ? » sous l'angle politique, ce qui peut se faire de deux manières. D'abord, pour chaque citoyen-ne, en tant que membre d'une société politique, faut-il apprendre à être libre ? Ensuite, un peuple doit-il collectivement apprendre à être libre ?

Répondre à la première de ces deux questions suppose de rappeler qu'il n'y a pas de vie collective possible, et pas de société humaine connue, sans des règles, c'est-à-dire des droits, des interdictions et des obligations. Il ne s'agit pas là d'un simple constat historique. Dans le Traité théologico-politique, Spinoza explique que si les êtres humains étaient entièrement guidés par la raison, nulle loi ne serait nécessaire à leurs sociétés, car ils agiraient spontanément en conciliant les intérêts individuels et collectifs. Mais ils sont plus souvent entraînés par leurs passions qui les poussent à agir contre ces intérêts. « De là vient, conclut Spinoza, que nulle société ne peut subsister sans un pouvoir de commandement et une force, et par suite sans des lois qui modèrent et contraignent l'appétit du plaisir et les passions sans frein. » Cette contrainte est bien un apprentissage que la société apporte à ces membres, par la sanction s'il le faut. Tout aussi réaliste et pragmatique, l'article 4 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen soutient que « La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui ». Être libre en société, c'est ainsi prendre en compte la liberté des autres, et donc apprendre quelles sont les règles indispensables à cette prise en compte, règles qui empêchent un usage excessif de la liberté consistant à nuire aux autres. Car elles ne sont pas connues naturellement des êtres humains, et elles varient dans le temps et l'espace. Elles supposent donc bien un apprentissage, et nul n'est libre sans elles : le tyran qui prétendrait s'affranchir des lois serait lui-même le moins libre des hommes, esclave qu'il serait de ses passions.

Mais encore faut-il, et nous abordons là la deuxième question, que ces lois soient vraiment au service de la liberté du peuple. L'histoire montre que c'est loin d'être toujours le cas. Il faut donc que le peuple apprenne lui-même, le cas échéant, à être libre, et s'il le faut à conquérir cette liberté. L'histoire donne de nombreux exemples de révolutions, n'ayant d'ailleurs pas toujours débouché sur davantage de liberté. Apprendre à être libre, pour un peuple qui ne l'est pas, ce n'est donc pas seulement se révolter. Mais ce n'est peut-être pas non plus nécessairement se révolter : dans le Discours de la servitude volontaire, écrit en 1547, année de la mort de François I^{er}, mais publié à titre posthume en 1576, La Boétie écrit : « ce tyran seul, il n'est pas besoin de le combattre, ni de l'abattre. », et il ajoute : « Soyez résolu à ne plus servir, et vous voilà libres. » Mais La Boétie est bien obligé de constater que le peuple a besoin qu'on lui apprenne qu'il peut se rendre libre, puisque c'est l'objet de son livre.

La vie en société nécessite un apprentissage collectif de la liberté et des règles qui la permettent. De plus, un peuple doit apprendre à être libre, c'est-à-dire parfois conquérir et conserver sa liberté.

Résumons-nous : oui, il faut apprendre à être libre. Nous avons en effet commencé par voir qu'être libre, cela s'apprend : la liberté n'est pas une faculté spontanée ou naturelle de l'être humain, ni pour l'enfant, ni même pour l'adulte qui ignore trop souvent ce qui le détermine. Cette impossibilité d'une liberté sans apprentissage nous a ensuite conduit à interroger la valeur de la liberté pour l'être humain, et à affirmer le rôle primordial qu'elle joue pour sa dignité, indépendamment de son importance pour son bonheur. Enfin, sur le plan collectif et politique, il faut encore apprendre à être libre, non seulement pour que les libertés de tous puissent cohabiter, mais aussi pour que les peuples sortent de leur trop fréquente servitude.